

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 15

Artikel: Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson :
histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud
: [1ère partie]
Autor: Othon, de Grandson
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204167>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IV

Lorsque le dimanche un zélé pasteur
Menace et gémit du haut de sa chaire,
Disant que chaque homme est un grand pécheur
Et que de prier, c'est la grande affaire,
Beaucoup de Vaudois disent en sortant :
« Allons prendre un verre... on a bien le temps! »

V

Avant de voter d'importantes lois
Et de pénétrer dans l'austère enceinte,
Avant de livrer d'éloquents tournois,
Avant de vouloir supprimer l'absinthe,
Nos bons députés disent, indulgents :
« Allons prendre un verre... on a bien le temps! »

VI

Seuls, les amoureux qui, l'espoir au cœur,
Marchent dans un rêve et vivent d'eau fraîche,
Ne répètent point ce refrain vainqueur :
De beaucoup s'aimer, chacun se dépêche.
Dans deux jolis yeux on voit le printemps,
Et de prendre un verre, on n'a pas le temps!

GEORGES RIGASSI.

Côté des hommes.

Dans notre numéro du 30 mars, nous avons
donné l'horoscope des dames nées en avril.
Voici maintenant celui des messieurs :

« Ceux qui naissent en avril sous le signe du
» *taureau*, ont le front grand et large, le visage
» long, d'une inclination efféminée, l'esprit fin
» et l'humeur mélancolique ; ils sont d'un tem-
» pérament sanguin, luxurieux, aimant la bonne
» chère et l'amour, mais généreux et bienfai-
» sants. »

Collaboration. — On demande à l'un des deux
auteurs d'un livre qui n'a pas réussi quelle a été
la part de collaboration de chacun.

— Eh bien, moi j'ai été le collabo et lui le
rateur.

Galanterie. — Quelle différence y a-t-il entre
moi et une pendule ? demandait une dame à un
vieux monsieur.

— La pendule marque les heures et vous,
belle dame, les faites oublier.

Ingratitude. — Comment, docteur, vous me
comptez cinq francs la visite ?

— Mais, madame, c'est le prix que je demande
à tout le monde.

— Oui, mais je me permettrai de vous faire
observer que c'est moi qui ai apporté le typhus
dans le quartier. Et il y en eut, des malades !

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

LA LESSIVE

Vieux conte genevois par M.-A. Mülhauser

FIN

Aussi j'attends ; mais quand tout le bagage,
Rangé, compté, divisé par paquet,
Est par chacun, en raison du partage,
Mignardement placé dans le buffet,
Alors je vis, je respire à mon aise ;
Tout est en place, et bien dans ma maison ;
Je ne crains plus que mon propos déplaie,
Je peux parler, et peux avoir raison,
Même, oh bonheur ! causant avec ma femme !
Elle est tout autre, et j'en suis enchanté.
Convenons-en, il faut une grande âme
Pour abdiquer ainsi la royauté !
Grâce à ses soins, au sein de mon domaine,
Je vois briller l'ordre et la propreté ;
Durant le trouble, arbitre et souveraine,
Fatigue, ennui, elle a tout supporté ;
Et quand la paix est le fruit de sa peine
Elle me livre alors l'autorité !
Ah ! qu'il faut bien avoir de belles âmes
Pour concevoir une telle action !

Education moderne.

POPOL est rentré de l'école avec un « bleu » au
front. A la récréation, il a voulu défendre
un de ses camarades, timide et de nature
débile, contre les brutalités d'un autre camarade
qui ne prend plaisir qu'à expérimenter sur les
faibles la force extraordinaire de ses biceps.

— Alors, Popol, qu'est-ce que cela signifie,
demande le père ; tu as fait encore quelque
gaminerie ? Tu es tombé ?

Popol, tremblant sous le regard sévère de
l'auteur de ses jours, n'ose lever les yeux et, à
demi-voix : « Non, papa, je ne suis pas tombé...
je me suis... battu... »

— Tu t'es battu ! J'aime mieux ça. Et pour-
quoi t'es-tu battu ?

Popol raconte la scène.

— Petit imbécile ! Qu'avais-tu besoin de te
mêler de ça. Est-on bête à ce point que de se
battre pour les autres. Ça ne se fait plus ; au-
jourd'hui, chacun pour soi. Que lui dois-tu
donc, à cette mazette d'Henri ? Que peut-il, en
revanche, pour toi, faible, débile comme il
l'est ? Qu'il se défende lui-même. S'il gagne,
tant mieux ; s'il perd, tant pis...

— Mais, mon ami, intervient la maman, il me
semble...

— Ah ! ma chère, je t'en prie... D'abord les
dames ne comprennent rien à cela. Tous ces
beaux sentiments, ces dévouements, ces inter-
ventions généreuses, c'est de l'histoire ancienne.
On ne gagne pas son pain à ce jeu-là, de nos
jours. L'avenir est aux forts en bras et aux
habiles ; et c'est à son seul profit qu'on doit dé-
penser sa force et son habileté. Il ne faut plus
se laisser faire ; il faut répondre du tac au tac.
Hardi ! pan !... pan !... Quand on est deux en
présence, dans une affaire, il faut ou chercher à
terrasser son concurrent ou s'associer avec lui
pour en rouler un troisième ; quitte, le coup
fait, à rouler le second, afin d'éviter le partage.

— Eh bien, mon ami, c'est charmant, mes
félicitations, les scrupules ne t'étouffent pas,
au moins, reprend la maman, ébahie et scanda-
lisée. Que voilà de jolis principes à inculquer à
Popol !

— Je veux son bien, à Popol, moi. Je ne veux
pas qu'il soit une de ces poules mouillées, un de
ces rêveurs de clair de lune, se nourrissant
de belles pensées et de généreuses intentions.
Il ira loin avec tout ce fatras ! Je te l'ai dit, la
page est tournée ; nous en sommes à un autre
chapitre, à présent.

— Au chapitre des coups de poing...

Usurpateurs, apprenez de nos femmes
Ce qu'on doit faire après un remolion !

Et toi, voisin, qui maudis la lessive
Comme une époque où l'on est étrillé,
Pense au plaisir, quand le dimanche arrive,
De te montrer si bien requinquiller.
Choyé, gâté, tu vois tout prêt d'avance :
Lorsque tu veux être sur ton trente-un,
Ta femme est là comme une providence
A qui nul soin ne peut être importun.
Heureux celui qui par bonne fortune
Fait la lessive au plus trois fois par an !
En faire deux est un bien joli plan !
Trop fortuné qui peut... n'en faire qu'une.

Titromanie. — Un petit crevé qui n'a aucun
titre à l'attention publique ne peut s'en conso-
ler. Il s'est fait faire des cartes de visite ainsi :

Anatole X...

Membre du « Suffrage universel ».

Ah !... bon... bon... — Une maman conduit sa
fille chez un médecin spécialiste pour les mala-
dies d'oreilles.

— De quelle oreille est-elle sourde ? demande
le praticien.

— Principalement des deux, monsieur le doc-
teur.

— Parfaitement, au chapitre des coups de
poing. Il n'y a que cela qui compte, à présent.
L'amour du prochain, la solidarité humaine,
tout ça c'est bon pour les pasteurs et les orateurs
de cantine ; ça entre par une oreille et ça sort
par l'autre, ces beaux discours. Et les scrupules !
Voilà encore qui vous fait de belles jambes ! Ce
que vous hésitez à entreprendre, par scrupule,
un autre le tente, y gagne quelques beaux billets
de mille, et vous traite d'imbécile parce que
vous vous êtes laissé souffler l'affaire. Et tout le
monde fait chorus. Sans compter que c'est à
ceux-là, aux habiles et aux forts, que vont les
plus grands coups de chapeau, que la considéra-
tion publique fait sa cour. Voilà ! Ma chère, mal-
gré tout ce que tu diras, c'est comme cela au-
jourd'hui et pas autrement. Il faut marcher avec
son temps !

*

Eh bien, Popol, mon petit ami, le voilà fixé.
Qu'importe, si tu as zéro de français, d'histoire,
de géographie, d'arithmétique, même — car,
pour dépouiller son prochain, il n'est pas besoin
de savoir aussi bien compter que pour écono-
miser — pourvu que tu aies dix de boxe et que
tu connaisses tous les secrets du ju-jitsu.

Et puis, laisse-moi donc la lecture de ces
belles épopées du temps jadis, dont ton grand-
papa, jeune de cœur malgré ses quatre-vingts
ans, la larme à l'œil, tout vibrant d'un noble
enthousiasme, te faisait le récit enchanteur, en
te sautant sur ses genoux. Tout ça, c'est du
temps perdu ; et le temps c'est de l'argent, au-
jourd'hui plus que jamais. Lis plutôt ces terri-
fiantes histoires d'apaches ; initie-toi aux combi-
naisons redoutables des « trusts », où l'on voit
quelques privilégiés de la fortune jongler avec
les millions et les milliards, trafiquer à leur
seul profit du bien de tous, à l'ombre protec-
trice des lois. Ou bien encore, délecte-toi à la
lecture de ces grands scandales sensationnels,
qui étalent au soleil, avec force détails, toutes
les turpitudes et toutes les hontes de ce monde,
et dont les tristes héros disputent aux bienfai-
teurs de l'humanité les palmes de la popularité
et de la gloire. Les colonnes des journaux sont
débordantes de ces récits-là ; ce n'est pas cher ;
pour cinq centimes, tu en auras ton soûl. Et
voilà ce qu'il importe de savoir pour être un
homme.

Si tu veux réussir dans la vie, ne l'oublie pas,
mon petit Popol, laisse les autres se débrouiller
tout seuls et, pour ce qui te concerne, tu sais,
pas de quartier, hardi !... pan !... pan ! J. M.

Vie mémorable et mort funeste
de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)¹

I

UN MAUVAIS MÉNAGE.

NON loin des murs de Grandson ; célèbres par
la victoire que les Suisses remportèrent sur
le superbe Charles de Bourgogne, on découvre
au bord opposé du lac, les tours du château d'Estavayer,
qui se refléchissent dans l'onde, avec les ar-
bres qui les environnent. Ce séjour fut, vers le mi-
lieu du quatorzième siècle, celui d'un tyran et d'une
victime. C'est là que le farouche Gérard², et à sa
triste compagne, la belle et trop sensible Catherine,
trainèrent des jours voués au malheur.

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

² Gérard, sire d'Estavayer, mari de Catherine de Belp. Il
habitoit le château d'Estavayer, comme châtelain pour le
comte de Romont, prince de la maison de Savoie. Mais la
demeure ordinaire des seigneurs d'Estavayer étoit à Mou-
don, où elle se voit encore à droite en sortant de la ville,
par la porte de Genève, dans une position isolée et riante
qui tient à une sorte de Fauxbourg. L'écusson armorié de
cette famille s'y voit encore sculpté sur les murs, ou peint
dans la boiserie des plafonds. (?) Le dernier rejeton de
cette maison, dans le canton de Berne, étoit une femme,
qui fut mariée à M. Bergier, seigneur de Forel.

Intrè l'homme à la barlatteira et mè.

(Cein que n'in de là doù, lo dedzà devant Patie, la vèprà, aò bas de la pindya.)

(Suite.)

MÈ. — Po tyindrè lè z'aò, daò passà, avà-vo dzo de la pussetta?

LI. — Vouais! On pregnai daò mà de càfé qu'on mèlliavè avoué dai pllioumirès d'ougnons; vegnan dzauno canari. Aò bin daò tcharlàfù...

MÈ. — Daò tcharlàfù?... Qu'est-te?

LI. — Cognai-tou pas lo tcharlàfù? Daò bou dzauno que l'a dai z'èpenès. L'in a praò pè lè Vaux. On lo pllioumavè po avai la pllioumire qu'on couaiyaf din onna cassetta, avoué lè z'aò et onna pougna de cigogne, qu'on coulhiè aò mouret daò curti. Lè z'aò vegnan dzauno, assebin. Vayo adi noutra dozanna aò fond daò bènou, et mè seimbiè que l'étaï hiaf qu'on lè rou-lavè pè lè prà, aò bin qu'on dzinguavè in partessin po la Rotse de la Baumaz, vouaîtè lè dzoouven et marqua nòtrès noms à la granta cava.

MÈ. — Ah! v'allavè à la Rotse de voutron temps.

LI. — Què dan!?

MÈ. — Vegnai-te bin daò mondo?

LI. — La maîti mè què ora. S'amènavan dū lè Combrèmon, Tsantaôre, Treytorreins, Molondin, lo Tsâno, Tsavannes et Ressaôlès. Cuarny, La-Maudietta, Velâ-Roulyi, Gnideins, Ynvouenand, Mordagne, tot cein montavè. Cliiâd de Rovrè s'incrèyan tot plein de lè vaîrè veni à la Rotse, ca pas on valet de Pâtie dai z'inverons ne manquavè et min de felhiès non pllie. Avoué lè vilho sondze-tè vai lè ribandâyès que cein fasai!?... Lè felhiès fasan aî rionds, aò bin djuivan avoué lè valets aî gadzo. Te sà, quand faut fère oquè po ravai son gadzo et qu'on lo misè? — A couè-te ci gadzo? — A mè. Te sà lo resto. S'on lo van ravai faut corre cè, corre lè, devenà dai cliiâd, imbransi cique aò bin cliiaque. — Mè sovigno qu'on iadzo la Lydie de la Mézon naôva, que fasai dzo sa finna et sa hiauta, dèvesai allâ imbransi lo Crétolâ, que n'a jamé étâ qu'on sagouin. L'a èmâlyi on momint, mà quand s'est apèchussa que ti lè ge étan verî su li in attindin, l'est vito zelâyè, et n'in fè dai ballès rizès. (On iadzo que sè zu motzi avoué lè dai.) Falhai, quemin ora, que lè felhiès sè veillhissan laò z'aò, lè valets que pouâvan laò z'in accrotsi sè terivan pas in derraî. Se l'irè doù que sè dèvesâvan, la felhie ne sè dèfindai què po la bouna façon; lo cozaî dè bon tieu à son boun' ami.

Un an déjà s'est écoulé depuis que l'héritière du baron de Belp a donné sa main à Gérard, lorsque Mathilde d'Estavayer, veuve de Robert de Champion, vient chercher auprès de son frère, quelque adoucissement à sa douleur. Mais tout lui paraît changé dans l'asile de son enfance; et la tristesse qu'elle y porte, n'égale point celle qu'elle y trouve. L'inconsolable Mathilde juge bientôt que les nœuds de l'hymen ne sont point pour son frère ce qu'ils ont été pour elle: tout semble respirer la contrainte dans le château d'Estavayer, tout y présente l'image de l'infortune. Gérard frémit, son regard menace, ses moindres gestes décèlent une fureur concentrée. Catherine soupire et se tait.

Mathilde, qui devint avec le temps, l'amie de sa belle-sœur, lut enfin dans cette âme déchirée: Dieu, quel récit que celui de ses malheurs. Après avoir entendu cette désoleante histoire, la dame de Champion se voit réduite à rougir des excès auxquels son frère a pu se porter, et ne sait que pleurer sur son amie.

Dernier rejeton des anciens barons de Belp, Catherine fut destinée à porter son riche patrimoine dans la plus illustre maison du Pays de Vaud: Othon de Grandson, fut le gendre que choisit son père. Si l'orgueil du sang l'eût seul déterminé, Othon, le plus puissant des seigneurs Vaudois, fils d'une princesse de Savoie¹, et proche parent du comte

¹ Othon, fils de Guillaume de Grandson et de Blanche de Savoie, étoit seigneur de Grandson, Sainte-Croix, Mon-

MÈ. — Vo venidè de dèvesà daò Crétolâ. Est-te pas li que fasai, lo matin de Pâtie, la chince aî dzenelhiès?

LI. — Oh! pas rinquè li. In cognaisso bin dai z'autro que la fan ancora... mà in catson, lo dian pas.

MÈ. — Qu'est-te què cliia chince?

LI. — L'est on contro-tsermo po impatsi qu'on pouèssè balhi mau aî dzenelhiès et po que min de crouyès bîlès lè totséyan.

MÈ. — Sèdè-vo la fère, vo?

LI. — N'a pas fauna d'être sorcié... N'ya qu'à prendrè on où de tsambetta à son mor et balhi lo tor pè lo prà, pertot iau lè dzenelhiès van, et rèveni, adi avoué l'ou de tsambetta à son mor, quantia la grandze, iau on fâ on perte à 'na colonda, po mettrè l'ou dedin, et on rèboutsè lo perte in lai fetsin on bocou dè bou. On iadzo qu'on a cein fè on paò fîre tranquillo et dremi su sè duès z'orolhiès. Lo renard, lo boun'ozzi, la fouinna, lo petau, lè larrès, nion ne paò rin à voutrès dzenelhiès. Mè, que lo fè onco ti lè z'ans. (Ique s'arrîtè po bailliyi)...

MÈ (teindu que bailliyi). — Vo lo fèdè? (In lai desin çosse ne pas pu mè teni de rirè, ca lo raigè qu'àdèressai la gaîla d'on pi de grand po bailliyi, et mè seimbiavè vaîrè on où de tsambetta aò bet de son mor).

LI. — T'as bî rizottâ, ste vaò pas lo craîrè va à noutra grandze et te comptèrî lè pertes aî colondès.

MÈ. — N'as pas fauna, daò momeint que l'est vo que vo lo ditès.

LI. — Lai su zu apprai. Onn'annaie que ne l'avè pas fè no z'a manquâ lo pu et duès dzenelhiès. Ora que ne raôblyo plliequa n'in manquè jamé min. Mî què cin, on coup lo renard l'a passâ aò maîtin de noutron tropi et n'in a pas totsi iena.

MÈ. — Pas possiblo?

LI. — Asse vere que sù que et que lo bon Diu no z'ècllyaire! (In rèpègnin son panai). Fâ-lo, te vaò pas t'in repintrè.

MÈ. — Vo z'intretigno?...

LI. — Què nenet... Vegné vers la mère. Est-te que?

MÈ. — Trabyatè pè la cousena.

LI. — Mè faut allâ vouaît se m'a gardâ dai z'aò.

MÈ (qu'avè fan de savai dièro sè vindan). — San tcher ora...!? L'an de que l'allâvan à six la senanna passâ. (N'in savè diabe lo mo. Yè de dinche po tâtsi de lo fère babelhi).

LI. — A six? Cliiâd que tè l'an de in an mintu. (Fâ mena de modâ.)

de Gruyère, méritoit sans doute la préférence sur tout ce qu'il pouvoit avoir de rivaux. Mais indépendamment de l'éclat que répandoient sur lui sa fortune et sa naissance, l'amabilité de son caractère, la considération qu'il s'étoit acquise dans un âge où les autres hommes sont d'ordinaire à peine nommés, eussent suffi pour motiver le choix du baron de Belp.

Catherine n'avoit quetize ans, lorsque Grandson, qui pour lors en avoit vingt-trois, lui fut présenté comme l'époux qu'on lui destinoit: grâces, noblesse, il réunissoit tout ce qui peut plaire. Il possédoit sur tout ce prestige dont les âmes sensibles ont exclusivement le secret, je veux dire le don de parler au cœur, de l'émouvoir, et de lui communiquer à l'instant ses propres impressions.

Si la beauté naissante de Catherine, frappa Grandson, elle-même, malgré son extrême jeunesse, parut apprécier le choix de son père. « Ma chère enfant, lui dit le baron, je ne promettrai pas ta main tagny, Belmont et autres lieux du Jura. Il réunit à ce riche patrimoine de ses ancêtres, la terre d'Aubonne, du chef de Jeanne d'Allemans son ayeule. La maison de Grandson, qui a fourni des évêques de Genève, étoit tellement illustre, qu'elle s'allioit aux maisons de Savoie et de Gruyères; et que les ducs de Bourgogne traitoient les sires de Grandson de « cousins ».

¹ Grandson, attaché à la personne du prince Philippe, cadet des fils du roi Jean, se distingua à la bataille de Poitiers, et suivit à Bordeaux, puis en Angleterre, ce jeune prince que le roi son père créa duc de Bourgogne sur le champ de bataille, pour le récompenser de sa valeur.

MÈ. — On m'a dinse de. (Nion ne mè l'avai de.)

LI (que s'inmodè à dè bon). — Eh! bin tè dio que n'est pas verè et que se mè falhai lè payf ci prix sarè d'aboo à la tserdza de la coumouna.

MÈ. — Se ma mère n'est pas dedin saret pè vers la dzenelhière.

(Ora vo zè tot de et v'in sèdè atant què mè.)

OCTAVE CHAMBAZ.

Devinette.

Nous avons reçu sept réponses justes au « mot carré » proposé dans notre numéro 12 (du 23 mars). En voici la solution : *loge, oral, gala, élan*.

La prime est échue à M. Fivaz, à Lausanne.

Losanges jumeaux

proposés par « Tapa-Sublia », Yvonand.

I

Très simple et modeste couronne.
Serpent plus long qu'une personne.
Favorable, propice, humain.
Ami qui sourit dans ta main.
Un nom synonyme d'ancêtre.
Adjectif ou pronom. Puis lettre.

II

Angle aigu formant une lettre.
Fatigué, dégoûté peut-être.
Prends-moi le vingt-cinq du mois d'août.
Nom bien aimé par dessus tout.
Tribu célèbre d'Amérique.
Nombre. Consonne symbolique.

PRIME: 1 volume, *Causeries du Conteur*, 1^{re} série (illustrée). — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

Théâtre. — Le succès de la saison d'opérette est assuré. M. Bonarel a débuté par un coup de maître. Jamais, au dire de tous, la *Fille de Mme Angot* ne nous avait été donnée aussi bien, soit comme interprétation, soit comme mise en scène.

Vendredi, *Les Saltimbanques*, de Ganne, montés avec deux décors nouveaux, ont pleinement confirmé le succès des débuts.

Demain soir, dimanche, deuxième de la *Fille Angot*. — Mardi, *La Mascotte*, à moins que M. Bonarel ne cède aux sollicitations pressantes de toutes les personnes qui redemandent *Les Saltimbanques*. — Vendredi, *Véronique*.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Horward.

AMI FATIO, successeur.

à ce noble Chevalier, si je connoissois un époux plus digne de toi. De ce moment, toutes tes pensées, toutes tes affections doivent se rapporter à lui; et Catherine de Belp, ne doit voir qu'Othon de Grandson dans l'univers. »

En achevant ces mots, le baron présenta la main de sa fille au Chevalier; et celui-ci ne la reçut qu'en fléchissant un genoux. « *Grand merci, monsieur, et chier père, s'écria-t-il, Grandson vous jure, foi de gentilhomme, d'appartenir corps et ame au bel ange que voici; et certes, si la loi que prononcez, n'est par trop dure au gré de Dame si belle, dois à grand heur tenir ce jourd'hui.* »

Enhardie par l'ordre qu'elle avoit reçu, Catherine abandonna en rougissant, sa belle main à celui qu'elle regardoit déjà comme son époux; et la révérence qui lui servit de réponse, eut toute la grace d'un consentement positif.

Cependant, en choisissant un époux aussi brillant à sa fille, le baron de Belp n'étoit pas exempt d'inquiétude: son gendre faisoit les délices de Dijon et de Paris, mais feroit-il le bonheur de sa douce, de sa timide compagne? Accoutumé au faste, à la pompe d'une cour, sentiroit-il le charme de la vie domestique? L'existence d'un seigneur qui habite ses terres, est si différente de celle d'un courtisan!

Mais bientôt ces craintes du baron s'évanouirent; il falloit si peu de tems pour juger Othon!

(A suivre.)